

The background of the cover features several stylized palm fronds in a light grey or blue color, scattered across the white space. The fronds are composed of many fine, parallel lines radiating from a central point, creating a delicate, sketch-like appearance. They are positioned in the upper left, upper right, and lower left areas of the cover.

Vie et mort

de l'écriture amoureuse

Circé

Circé

Vie et Mort
de l'écriture amoureuse

© Circé, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3167-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Julien R.
qui m'a initiée à l'écriture amoureuse lorsque nous avons tous les deux 8 ans.*

INTRODUCTION

De l'immensité des choses, il restera la mer, l'amour, et la plage sans fin de Trouville. C'est là, toujours là, que je reviens. Je retourne à l'immensité comme on va à la mort, et sans doute ai-je en moi un peu du soldat, qui obéit au commandement et s'en va se faire tuer parce qu'on le lui a demandé. Je reconnais cette bêtise en moi parfois – cette foi que je place en l'injonction d'aller à l'immensité et de s'y perdre.

La plage de Trouville est partout. Elle est cet au-delà perpétuel que j'ai cru combattre en écrivant. D'autres en prennent des photos. Les efforts de la capturer sont vains. Il faudrait le dire aux gens.

J'y reviens et cette fois j'ai 40 ans.

Le vent est glacé et gifle mes joues. Un instant, je suis un enfant, encore. Et aujourd'hui, parce que mon père est mort, je le suis d'autant plus. Jamais autant un fils qu'au moment où le père meurt. De même, mon père n'a jamais tant existé que le jour de sa mort. Ce jour, c'est l'apothéose de son existence. Cet instant où, enfin, il s'arrache lui-même au néant en y entrant.

Il y a autre chose encore qui s'échappe du néant, et cela je le comprends tandis que je marche sur la plage, transi par le froid qui se lève de la mer.

J'ai mis longtemps à me permettre de parler de toi.

Je veux dire, parler de toi vraiment. Loin de tes mots, loin des nôtres. Retrouver un rapport à nous qui ne soit pas immédiatement celui de cet amour désespéré, condamné d'avance, point d'origine du désastre.

Pour ma part, retourner à cet amour sans y rencontrer la destruction, maintenant que ton visage a perdu ses contours dans le miroir, c'est le retrouver dans la puissance sans compromis que seule l'enfance confère, dans la douceur inquiète de cet amour du commencement de nos vies. Au-delà de cet espace, celui de la salle de classe où tu m'épies et où je t'épie, point de salut.

CHAPITRE PREMIER

La table de la cuisine est étroite. Il est si difficile de croire que nous avons pu nous y tenir si longtemps, lui et moi. Moi, surtout, en grandissant – j’ai forcément dû prendre toute la place ! Et un instant ma mémoire redessine sa silhouette, courbée. Papa est penché au-dessus de son assiette, face à moi. Il a cessé de manger depuis un instant.

Mon père n’a jamais eu grand appétit. À certaines périodes de sa vie, il était maigre à faire peur. Sa peau, translucide, presque posée sans rien sur les os. Et puis sa mère, mon admirable grand-mère, venait chez nous. Elle le secouait vigoureusement – au sens figuré, bien sûr. Puis elle secouait – au sens littéral – le tapis du salon. Elle chassait de la maison la poussière et l’abandon, dans une tentative désespérée de conjurer toute trace du diable – ma mère. Elle cuisinait quelques plats en sauce, gras et assez fades pour plaire au palais de mon père. Et elle restait, immobile comme un factionnaire, à le regarder manger – matin, midi et soir, pendant sept jours consécutifs. Puis, son devoir accompli, elle repartait.

Peut-être était-ce ce à quoi il pensait, Papa, penché au-dessus de son assiette vide. Peut-être.

Ou peut-être songeait-il au diable. C’était ma grand-mère qui, lorsqu’elle en parlait à voix basse à mon père (pour que l’enfant n’entende pas), l’appelait comme ça. Blanche, ma mère. Je ne savais rien d’elle, et je l’avais presque oubliée. Je n’avais jamais fait ni ne faisais encore, plus tard, aucun effort pour maintenir l’existence de ses traits dans ma mémoire. Et ni mon père ni moi, jamais, n’avons plus parlé d’elle après le jour de son départ. En ce qui me concernait, Blanche n’était le diable que parce qu’elle n’existait pas, tout simplement. Lorsqu’elle était partie, j’avais 6 ans. C’est ce qu’on m’a dit. Je le crois.

La table de la cuisine est étroite, mais j’ai réussi à y étaler un grand nombre de photos, que je tente vaguement de trier – sans grande conviction. Cette maison, que je le veuille ou non, est à présent la mienne. De l’existence en pointillés de mon père, de son effacement constant, qu’il a maintenu jusqu’au jour de son décès, il va falloir que je sélectionne les traces qui resteront auprès de moi. Je

recherche surtout ces bouts d'enfance qui me restent du petit garçon que j'ai été. De lui et de moi, jadis, en ces temps dont il ne me reste que de vagues souvenirs – des petits bouts d'image dans ma tête, une mosaïque imprécise et certainement maladroite. Brisures.

Les photos envahissent la table. Je n'aurai pas la patience aujourd'hui. D'un geste, main et bras droits déployés, je les balaie sans un autre regard dans le grand carton qui se trouve sur le sol et dont je viens pourtant juste de les sortir.

Je suis fatigué, tout d'un coup. L'épuisement me gagne – me tombe dessus, serait plus juste. Je suis harassé d'un combat dont je ne sais rien.

Je me lève pour détendre mes jambes, trop longtemps repliées sous la table de la cuisine. Dehors, le ciel est immensément gris. Un ciel chargé de la pluie de la mer. Un ciel où se perdre. Un ciel de plomb qui pèse de tout son poids sur Trouville.

Dans la cuisine, je constate qu'il reste dans le réfrigérateur quelques victuailles oubliées depuis l'hospitalisation en urgence de mon père. Une tranche de jambon, encore rose. Quelques feuilles de salade dans un sachet encore fermé. Au congélateur, un pain de mie complet. Cela ira.

Je fais décongeler quelques tranches de pain et empile dessus salade et jambon. Je me promène dans le salon avec ce sandwich improvisé et je me décourage en constatant l'ampleur du travail qui reste à faire. Personne n'a touché à ces meubles, à leur contenu, depuis au moins 36 ans. Mon père vivait dans un mausolée. La mort l'en a libéré.

Lorsqu'on vit dans une maison pendant longtemps, et qu'on la quitte, et puis qu'on y revient, on ne voit plus ce qu'elle contient. Il faut un certain acharnement pour que les yeux acceptent à nouveau de discerner ce qui depuis toujours appartenait à un décor que l'habitude a rendu indifférent.

La bibliothèque en est un excellent exemple. Je me rends compte que je suis incapable de dire ce qu'elle abrite. Qu'a lu mon père ? Qu'aimait-il lire, au juste ? Il aimait lire, cela, je le sais. J'ai assez de souvenirs de lui, un livre ouvert entre ses mains maigres et flétries, dans le fauteuil qui fait face à la grande fenêtre du salon. Mais quoi ?

Un instant, j'ai un espoir : celui de découvrir de mon père une passion secrète, quelque chose qui, sans qu'il n'en dise jamais rien, l'aurait porté. Un auteur, un thème. N'importe quoi.

Mais cet espoir furtif, lui aussi, se délite. Il n'y a rien qui parle de lui. Rien qui n'assoie la réalité de sa vie dans le temps qui a porté son corps de la naissance à la mort. Je retrouve les plus anciens des livres, à en juger par l'état de leur couverture, et constate qu'ils sont ceux des grands auteurs classiques. La littérature qui prépare, celle qui enseigne. La littérature convenue, celle qu'il faut lire. Puis, plus tard – après Blanche sans doute – il a cherché la destruction. L'écriture de Barthes, de Blanchot, de Bataille – celle de l'horreur des camps, de l'horreur d'Hiroshima : l'écriture qui s'écroule. Celle qui flamboie, celle du grand flambeau dans la nuit qui la dévore aussitôt.

C'est parmi les reliques de cette écriture que je remets la main sur le premier volume de Duras qu'il m'ait été donné de lire : *Le Ravissement de Lol V. Stein*. Lorsque j'ouvre la couverture et vois la première page du roman, je constate qu'en lettres maladroites, tracées par un petit garçon de 8 ans, mon nom y est encore inscrit : Vincent Castier.

Je me souviens. Je me souviens comme si c'était hier de l'impression profonde que ce roman a faite sur moi. Bien entendu, j'étais trop jeune pour le lire. Faut-il le dire, j'ai été un lecteur extrêmement précoce. Mais peut-être qu'au fond c'est exactement l'âge qu'il faut avoir pour le lire bien, pour entrer comme il le faut dans la confusion de Lol, dans son manque-à-être. Peut-être que 8 ans, c'est l'âge qu'il faut avoir pour comprendre ce que c'est que de n'être pas. Il faut avoir 8 ans, et un père qui refuse de vivre.

À 8 ans, on remet peu de choses en question – on les juge d'autant moins. Toujours était-ce le cas dans les années 80, lorsque moi j'étais enfant. Je ne sais pas ce que valent les enfants de maintenant.

Mais ce que je sais, c'est que c'est ce regard qu'il faut avoir sur Lol V. Stein pour entrer dans sa folie. Qui cherche à comprendre n'atteindra jamais Lol. Il faut accepter, pleinement et entièrement, comme on entre en religion, le « c'est ainsi » posé par Duras comme condition d'entrée dans l'amour de Lol.

J'ai aimé Lol V. Stein. Je l'ai aimée au-delà de moi-même. Je l'ai aimée dans l'amour de Michael Richardson et d'Anne-Marie Stretter. J'ai aimé qu'elle n'ait

pas d'autre issue que de les aimer tous les deux, et d'en mourir. J'ai aimé qu'elle doive vivre de cet amour mort. J'ai aimé qu'étant morte et devant pourtant vivre, elle ne puisse désormais périr. On ne meurt qu'une fois.

CHAPITRE II

Monsieur J., le dos tourné à la classe pendant qu'il efface le tableau, commente en plaisantant les résultats du contrôle de mathématiques qu'il va nous rendre. Apparemment, les résultats de la classe ne sont pas à la hauteur de ses espérances.

« À deux exceptions près, bien sûr. Johanna et Vincent, toujours au coude à coude, pour la pole position ! »

Monsieur J. se trompait. Il n'y avait pas le moindre sentiment de compétition, entre nous. Confusément, dans l'enfance, nos positions si proches en tête de classe – dont je ne tirais aucune fierté particulière, tout cela m'ayant toujours été indifférent – et la compétition, quelle qu'elle soit : pourquoi faire ? – me semblaient vouloir dire autre chose.

Quelque chose qui concernait une gémellité secrète, entre nous. Je ne l'aurais pas formulé de cette manière, évidemment.

Je te jette un regard, alors que le tien est déjà tourné vers moi.

Ainsi donc, quand je pense à toi, c'est bien à ton regard en premier que je pense.

On a tant écrit sur le regard en littérature, qu'il semble presque impossible maintenant de le faire. Pourtant, si je ne peux pas parler de tes yeux, je ne peux parler de rien.

Ces yeux étaient – sont encore, je l'espère – la partie la plus mystérieuse de tout ce qui te compose. Ce mystère, je le connais bien, puisque je le partage. Tes yeux, les miens.

Tes yeux étaient sombres – mais ils étaient aussi bien davantage. Insondables. Tu aimais à prétendre que tu pouvais leur donner cette qualité à volonté, mais je ne sais pas pourquoi, j'ai toujours douté de la véracité de ces propos. Si l'on se